

Nos chaises sont à exactement deux mètres l'une de l'autre. Et elles font toutes les deux face au grand bureau, comme si nous étions un couple en pleine séance de thérapie conjugale – une expérience que je ne connais que trop bien. Deux hautes fenêtres du XVIII^e siècle, à guillotine et dépourvues de rideaux, dominant la pièce, offrant les images jumelles d'un ciel londonien envahi par les ombres du crépuscule.

— On peut allumer? demande mon mari.

Le jeune notaire, Andrew Walker, délaisse ses documents, et je crois déceler un soupçon d'agacement dans son regard.

— Bien sûr, répond-il. Toutes mes excuses.

Il se penche vers un interrupteur derrière lui, et deux lampadaires inondent la pièce d'une généreuse lumière jaune, obscurcissant du même coup les impressionnantes fenêtres.

Je vois à présent mon reflet dans l'une des vitres – silhouette immobile, passive, aux genoux serrés. Qui est cette femme?

Elle n'est pas celle que j'étais avant. Elle a les mêmes yeux bleus, mais voilés par la tristesse. Son visage est légèrement arrondi, pâle, et plus creusé qu'il ne

l'était. Elle est toujours blonde, toujours assez jolie, et néanmoins fanée, éteinte : une inconnue de trente-trois ans, dont la jeunesse a disparu depuis longtemps.

Et sa tenue ?

Un jean qui était à la mode il y a un an. Pareil pour les bottes. Un pull en cachemire lilas, plutôt seyant, et cependant usé, informe à force d'avoir été lavé. J'esquisse une petite grimace devant mon image. J'aurais dû soigner mon apparence. En même temps, pourquoi ? Il s'agit seulement d'un rendez-vous avec un notaire – qui, pourtant, doit bouleverser notre vie.

La rumeur de la circulation nous parvient du dehors, étouffée, comme la respiration profonde mais irrégulière d'un conjoint en train de rêver. Vais-je regretter le trafic londonien et son bruit de fond permanent, aussi rassurant que ces applications pour smartphone qui aident à s'endormir en reproduisant les pulsations du sang dans le ventre de la mère, ponctuées par les battements sourds de son cœur ?

Mes jumelles ont dû les entendre, ces sons, avant leur naissance. Sur la deuxième échographie, je me souviens de les avoir vues se frotter le nez. Elles avaient l'air de deux symboles héraldiques sur des armoiries, identiques et face à face. La licorne et la licorne.

Testateur. Exécuteur. Légitime. Homologation...

Andrew Walker s'adresse à nous comme si nous étions dans une salle de cours, et qu'il était un professeur légèrement déçu par ses étudiants.

Legs. Décédée. Héritier. Enfants survivants.

Mon mari Angus soupire. Je connais ce soupire : il exprime l'ennui, sans doute aussi l'exaspération ; Angus a du mal à contenir son impatience. Je peux le comprendre, mais le notaire m'inspire néanmoins

une certaine sympathie. Ce ne doit pas être facile pour lui non plus : affronter un père de famille furieux et belliqueux, et une mère toujours accablée de chagrin, tout en essayant de régler au mieux une succession problématique... La situation est délicate, il faut bien l'admettre. Peut-être son élocution posée, précise et prudente lui permet-elle de se distancier, de mieux gérer la difficulté. Peut-être ce jargon est-il l'équivalent juridique de la terminologie médicale. *Hématomes du duodénum et avulsions traumatiques ayant conduit à une péritonite infantile fatale.*

La voix cassante de mon mari claque soudain :

— On a déjà vu tout ça.

Est-ce qu'il a bu ? L'énervement affleure. Il ne décolère pas depuis le drame. Et il boit beaucoup. Pourtant, il m'a paru lucide aujourd'hui, et j'en déduis qu'il est resté sobre.

— On aimerait en avoir fini avant que les effets du réchauffement climatique se fassent trop sentir, si vous voyez ce que je veux dire, ajoute-t-il, sarcastique.

— Écoutez, monsieur Moorcroft, je vous répète que Peter Kenwood est en vacances. Si vous préférez, nous pouvons attendre son retour...

Angus fait non de la tête.

— Pas question. On est là pour boucler le dossier une bonne fois pour toutes.

— Dans ce cas, je dois revoir tous les documents, et aborder tous les points qui me paraissent pertinents. De plus, Peter a le sentiment que... eh bien...

Je le regarde. Le notaire hésite et, quand il reprend la parole, il pèse ses mots avec encore plus de soin.

— Vous n'ignorez sans doute pas, monsieur Moorcroft, que Peter se considère comme un vieil

ami de la famille, pas seulement comme un conseiller juridique. Il est au courant de la situation. Et il connaissait très bien feu Mme Carnan, votre grand-mère. Par conséquent, il m'a demandé de m'assurer encore une fois que vous saviez tous les deux où vous mettiez les pieds.

— On le sait très bien, merci.

— Je ne vous apprendrai rien en vous rappelant que l'île est à peine habitable...

Andrew Walker hausse les épaules, l'air mal à l'aise; on croirait presque que son cabinet est responsable de cet état de fait, mais qu'il tient absolument à éviter des poursuites.

— Quant à la maison du gardien du phare, elle a été laissée à l'abandon, personne n'y vit plus depuis des années. Elle est cependant classée aux monuments historiques, si bien que vous n'avez pas le droit de la démolir.

— Oui, je suis au courant, déclare Angus. J'allais souvent là-bas quand j'étais gosse. Je jouais dans les rochers et les flaques.

— Mais êtes-vous bien conscient du défi que représente une telle entreprise, monsieur Moorcroft? Il faut tenir compte des contraintes d'accessibilité, en particulier des marées, sans parler des divers problèmes de plomberie, de chauffage, et du réseau électrique en général. Or, il n'y a pas d'argent dans le testament, rien pour...

— On en est parfaitement conscients, monsieur Walker.

Une courte pause. Le notaire me dévisage un instant, puis reporte son attention sur Angus.

— Si j'ai bien compris, vous vendez votre maison à Londres?

Angus soutient son regard. Tête haute. Sur la défensive.

— Pardon ? Quel rapport avec le reste ?

Le notaire secoue la tête.

— Peter est inquiet, parce que... ah... étant donné le deuil tragique qui vous a frappés récemment... il a besoin de certitudes.

Mon mari me jette un coup d'œil. Je hausse les épaules, sans m'impliquer. Angus se penche en avant.

— O.K. Bon, peu importe. Oui, nous vendons notre maison de Camden.

— Et cette transaction devrait vous rapporter un capital suffisant pour entreprendre la rénovation d'Ell...

Andrew Walker bute sur le mot et fronce les sourcils.

— Je ne suis pas sûr de savoir le prononcer. Ell...

— Eilean Torran. C'est du gaélique écossais. Ça veut dire « l'île du Tonnerre ». Torran Island.

— Ah, euh... Bien sûr. Torran Island. Donc, vous espérez obtenir de cette vente les fonds nécessaires pour rénover le cottage du gardien sur l'île ?

J'ai l'impression que je devrais intervenir. Peut-être. Sûrement. C'est Angus qui fait tout le travail. Pourtant, mon mutisme est réconfortant, pareil à un cocon protecteur. Je suis enveloppée dans mon silence, comme d'habitude. C'est tout moi : j'ai toujours été discrète, voire réservée, et cet aspect de ma personnalité irrite Angus depuis des années. *À quoi tu penses ? Dis-moi. Pourquoi est-ce toujours à moi de parler ?* Quand il me pose ce genre de questions, je me contente de hausser les épaules et de me détourner, car parfois ne rien dire est suffisamment éloquent.

Et c'est l'attitude que j'ai aujourd'hui. Muette. À l'écoute de mon mari.

— On a deux hypothèques sur la maison de Camden, précise Angus. Sans compter que j'ai perdu mon boulot, alors c'est vrai que pour le moment on ne roule pas sur l'or. Mais, oui, j'espère en tirer un bon prix.

— Vous avez déjà un acquéreur ?

— Pensez donc ! Des tas, même, prêts à dégainer leur stylo pour signer le chèque !

Angus ravale son exaspération avant de poursuivre.

— Bon, ma grand-mère nous a légué l'île, à mon frère et à moi, par testament. On est bien d'accord, jusque-là ?

— Tout à fait, approuve le notaire.

— Et mon frère, fort généreusement, a dit qu'il me la laissait, pas vrai ? Notre mère est dans une maison de retraite. Donc, l'île m'appartient, ainsi qu'à ma femme et à ma fille, n'est-ce pas ?

Ma fille. Au singulier.

— C'est exact...

— Bien. On veut déménager. On y tient beaucoup. Oui, l'île est inhabitée depuis des années. Oui, le cottage est délabré. Mais on s'en sortira. Après tout, on a...

Mon mari s'adosse à son siège.

— On a été confrontés à bien pire.

Je l'observe avec attention.

Si je le rencontrais aujourd'hui pour la première fois, je le trouverais très séduisant. Dans les trente-cinq ans, grand, de la prestance. Joues ombrées par une barbe de deux jours, yeux brun foncé. Dégageant une impression de virilité, de solidité.

Angus avait déjà un soupçon de barbe sur les joues lorsque j'ai fait sa connaissance dans ce vaste bar à

tapas bruyant de Covent Garden, et je dois dire que cette caractéristique m'a plu ; elle mettait en valeur le dessin de sa mâchoire. C'était l'un des rares hommes que j'avais croisés jusque-là à pouvoir se targuer d'être « beau ».

Il riait, installé à une grande table avec un groupe de copains dont la moyenne d'âge était d'environ vingt-cinq ans. Mes copines et moi, un peu plus jeunes mais tout aussi exubérantes, occupions la table voisine. Le rioja coulait à flots.

Forcément, ce qui devait arriver était arrivé. Un des garçons avait sorti une plaisanterie à notre adresse, une des filles avait lancé une vanne, et là-dessus les tables s'étaient mélangées. Les uns et les autres s'étaient déplacés, bousculés, serrés, tout en blaguant et en faisant les présentations : elle c'est Zoe, lui c'est Sacha, lui c'est Alex, elle c'est Imogen, Meredith...

Et lui c'est Angus Moorcroft, et elle Sarah Milverton. Il est écossais, il a vingt-six ans. Elle est anglo-américaine, elle a vingt-trois ans. Maintenant, vous êtes unis pour la vie.

Dehors, le bruit de la circulation à cette heure de pointe augmente, me tirant de ma rêverie. Andrew Walker fait signer des documents à Angus. Oh, la procédure m'est familière ; nous en avons signé tellement, l'année dernière... Je n'aurais jamais pensé que la tragédie puisse générer autant de paperasse.

Angus, penché sur le bureau, griffonne son nom au bas des pages. Dans sa main, le stylo paraît ridiculement petit. Je laisse mon regard se porter vers le tableau de l'Old London Bridge accroché au mur peint en jaune. Je voudrais me perdre encore un moment dans le passé, oublier la réalité ne serait-ce que

quelques instants. Je voudrais me bercer des souvenirs d'Angus et moi, en ce premier soir.

Tout est si net dans ma tête ! Je me rappelle la musique – de la salsa mexicaine –, ainsi que les tapas passables : *patatas bravas* d'un rouge criard, asperges blanches vinaigrées. Je me rappelle la façon dont nos amis se sont éclipsés petit à petit – qui pour aller prendre le dernier métro, qui pour aller se coucher –, comme s'ils avaient tous senti que nous étions faits l'un pour l'autre, qu'il ne s'agissait pas entre nous d'un banal flirt du vendredi soir.

C'est incroyable, la vitesse à laquelle tout peut basculer... Quelle serait ma vie aujourd'hui si notre petite bande avait opté pour une table différente dans la salle, ou décidé d'aller dans un autre bar ? Mais voilà, nous avons choisi ce bar et cette table, et à minuit j'étais assise seule à côté d'Angus Moorcroft. Il m'a dit qu'il était architecte et célibataire. Il a enchaîné par une plaisanterie subtile – tellement subtile qu'il m'a fallu une bonne minute pour comprendre que c'était une plaisanterie. Et au moment où j'éclatais de rire, je me suis rendu compte qu'il posait sur moi un regard à la fois intense et interrogateur.

Alors je l'ai dévisagé à mon tour, détaillant ses yeux brun foncé à l'expression grave ; ses cheveux bouclés, épais et d'un noir de jais ; ses joues envahies par un chaume sombre, et ses dents blanches et régulières entre ses lèvres rouges. Et la réponse s'est imposée à moi : Oui.

Deux heures plus tard, nous échangeons notre premier baiser alcoolisé, sous une lune approbatrice, dans un coin de la place de Covent Garden. Je revois briller les pavés mouillés autour de nous pendant que

nous nous embrassions ; j'ai l'impression de sentir à nouveau sur ma peau l'agréable fraîcheur de l'air nocturne. Nous avons couché ensemble cette même nuit.

Moins d'un an plus tard, nous étions mariés. Et au bout d'à peine deux ans de mariage, nous avons les filles : des jumelles parfaitement identiques. Aujourd'hui, il n'en reste qu'une.

La douleur resurgit d'un coup, et je dois presser mon poing contre ma bouche pour refouler un frisson. Disparaîtra-t-elle un jour ? Peut-être pas. C'est comme une blessure de guerre – comme des éclats d'obus dans la chair, qui remontent lentement à la surface au fil des ans.

Il vaudrait sans doute mieux que je prenne la parole. Pour soulager la souffrance, apaiser le tumulte de mes pensées. Je suis assise dans cette pièce depuis une demi-heure, docile et mutique, pareille à quelque épouse puritaine. J'ai trop souvent tendance à attendre d'Angus qu'il parle à ma place, qu'il m'apporte ce qu'il me manque. En l'occurrence, il est temps de mettre un terme à mon silence.

— Si nous remettons l'île en état, elle pourrait aller chercher dans les un million de livres.

Les deux hommes se tournent vers moi avec un bel ensemble. Miracle, elle parle !

— C'est déjà ce que vaut à elle seule la vue sur le Sound of Sleat, avec Knoydart à l'arrière-plan, dis-je.

J'ai veillé à prononcer Sleat comme il faut, avec l'accent gaélique : [sleit]. J'ai passé d'innombrables heures à faire des recherches sur Google – images, articles, etc.

Le notaire se fend d'un sourire poli.